

Table ronde

Perspectives de l'après-développement

- > **Anne-Cécile Robert** (Le Monde Diplomatique, France) – **Introduction**
- > **Christophe Baker** (Italie) – **Le fou du roi**
- > **Bernard Hours** (anthropologue, France) – **Le développement n'est plus tabou**
- > **Carla Ravaoli** (Italie) – **Production, croissance, guerre**
- > **Alain Gras** (anthropologue, France) – **L'illusion évolutionniste**
- > **François de Ravignan** (agro-économiste, La Ligne d'Horizon, France) – **Le développement est tout nu**

> Introduction

Anne -Cécile Robert (Le Monde Diplomatique, France)

Je souhaite le bonjour à tous les survivants de ces deux jours intensifs et en particulier à tous ceux qui sont assis et réveillés. Je vais animer cette ultime table-ronde. Je vous présente tout de suite les personnes qui sont à la tribune dans l'ordre où elles vont s'exprimer. A ma droite, vous avez Bernard Hours qui est anthropologue à l'Institut de recherche pour le développement; ensuite, ce sera Carla Ravaoli qui s'exprimera. Elle est écrivain et journaliste. Ensuite Alain Gras prendra la parole. Il est socio-anthropologue, spécialiste des techniques et a été expert pour le PNUD au Brésil. Enfin, nous écouterons François de Ravignan qui est agro-économiste rural et membre éminent de La Ligne d'Horizon. Je vais animer cette tribune avec Christophe Baker auquel je passe tout de suite la parole.

> Le fou du roi

Christophe Baker (Italie)

Bonjour, alors comme mon nom ne l'indique pas, je viens de Rome en Italie. Cela va faire environ 18 ans que je vis dans la ville éternelle. J'ai à faire, je l'avoue tout de suite, le petit mea-culpa habituel quand on vient dans ces colloques. J'ai

travaillé pendant deux ans à Rome à la Société Internationale pour le Développement où j'ai rencontré Wolfgang Sachs, ce qui n'était pas mal comme introduction, et puis j'ai essayé de me refaire une petite virginité en organisant, à l'époque où je coordonnais une campagne Nord-Sud en Italie, un colloque à Vérone. Il s'appelait « Sviluppo basta », donc « Développement basta : à tout il y a une limite ». Depuis je collabore aussi avec le comité italien pour l'UNICEF et je m'occupe des droits de l'enfance. Il y a quelques mois, lorsque Serge Latouche était à Rome, nous avons deux ou trois fois déjeuné ensemble comme on le fait à Rome, en plein air et en mangeant de bons spaghettis. Il a eu la gentillesse de penser que je pouvais venir à cette réunion. Il m'a proposé de venir faire le fou du roi. Alors vous pouvez imaginer le bonnet rouge avec des petites clochettes et le gilet bleu que malheureusement je n'ai pas. Je peux endosser un rôle un peu provocateur pour dire des choses qui n'engage en fait que ma propre personne, donc pas Serge. Évidemment, les règles du jeu du fou du roi vous donne le droit de me jeter des tomates pourries si vous n'êtes pas d'accord. Alors juste parce qu'il faut respecter le principe de précaution, je vous demanderais que ces tomates ne soient pas transgéniques, voilà.

Je voulais dire deux trois choses qui me sont venues ces derniers trois jours en participant aux travaux. Évidemment, il m'était impossible de participer à tous les ateliers, mais je voudrais juste mettre l'accent sur deux ou trois perplexités. Une

première chose qui me gêne toujours un peu dans toutes ces grandes réunions. Ma femme par exemple est de Laguza, la ville la plus au Sud de la Sicile, ville qui est plus au Sud que Tunis, mais on dit que Tunis est au Sud et de Laguza, que c'est au Nord. C'est le genre de dualisme qui crée un genre de refuge intellectuel. Effectivement, c'est plus facile de parler de cette manière dialectique. Je crois que c'est un des obstacles à surmonter parce que la tentation est courante de vouloir mettre les autres dans des catégories, moi j'apprécie de rencontrer les gens autour d'une table en mangeant, en buvant un coup, plutôt que de dire «ils sont des ONG du Sud ou des ONG du Nord ou des mouvements qui représentent ceci ou ceux-là». Par ailleurs, il y a dans toutes nos réunions, nos mouvements depuis des années, ce que j'appelle le terrorisme psychologique du «que fait-on ?». Il faut défaire, il faut refaire, etc, alors, peut-être pourrait-on commencer simplement à moins en faire. C'est-à-dire donner raison à Lapalisse. Si on fait moins de choses, en tous cas on fait moins de dégâts. Une autre chose qui m'a étonné pendant ces trois jours, mais peut-être c'est parce que je n'ai pas participé aux bons ateliers, c'est ce fantôme qui se faufilait un peu dans toutes nos discussions mais qui est tabou. C'est le fantôme du travail. On a l'impression que la sueur du front, c'est notre condamnation permanente et moi je ne suis pas tellement d'accord. Pourquoi gaspiller sa vie pour la gagner ? D'autres fantômes planaient un peu par ci par là, celui de la vitesse et celui de l'angoisse du résultat. N'est-on pas toujours en train de se demander : «est-ce qu'on va trouver une solution. ?». C'est une chose que nous devrions d'essayer d'extraire de notre imaginaire, de le dépolluer de cela.

Et puis il y a une question qui m'a toujours intéressé, c'est celle de la participation des sujets à la catastrophe. D'une côté, on observe cette espèce de soumission de masse à la vision économique de la vie, cette prise de refuge dans des concepts comme celui de la solidarité. J'ai vécu en Italie une expérience très intéressante, peut-être les amis italiens ici pourront-ils le confirmer. Presque tous les groupes de solidarité avec le tiers monde ont beaucoup de peine à être solidaires avec les Albanais par exemple. Les Albanais sont à 60 km de l'Italie et il y a eu un phénomène d'immigration qui s'est passé de manière assez violente après la soi-disante ouverture de l'Albanie au monde. Je parlerais aussi du danger des émotions refoulées. Pour paraphraser José Bové, je trouve qu'il y a du bidouillage dans nos utopies. On parle très peu de rêve, on parle très peu de ces choses là, alors qu'elles sont gratuites, que personne ne l'interdit, on est pas obligé d'être tous des technocrates de la solution immédiate. Si on n'est pas capables d'avoir des solutions, au moins on peut rêver, non ? On peut dire ce qu'on ressent.

La dernière chose, c'est que j'appelle le paradoxe de l'alternatif, c'est-à-dire que beaucoup de gens parlent toujours de «l'alternatif à » Et je voudrais quand même faire partie de ce groupe, je vais vous proposer une première alternative en faisant l'éloge de la pétanque. C'est aussi au Sud que je dois

aller pour trouver mes sources, et je vais dans le midi de la France, dans le Gard, dans un petit village où, quand il ne pleut pas, tous les jours plus ou moins, on joue aux boules. Il existe des changements générationnels très lents. En effet, tous les vingt-vingt cinq ans, il y a des nouveaux membres du groupe qui jouent aux boules. Les boules c'est génial parce que c'est un sport qui ne fatigue pas, donc c'est déjà un bon point. Et puis quand on joue pendant des millénaires avec les mêmes gens aux boules, plus personne ne tient compte du résultat, de qui a gagné ou de qui a perdu, on casse la compétition, on l'atteint à la tête. On se fout du résultat car l'important, c'est d'être ensemble et de jouer pour le plaisir. Alors la première proposition que je vous soumets c'est celle d'élargir notre mouvement et de l'ouvrir à tous les joueurs de boule de France. Merci.

> Le développement n'est plus tabou

Bernard Hours (Anthropologue, France)

Pour ce premier tour de table, ce serait prétentieux de faire un bilan mais je voudrais faire les remarques suivantes dans l'intention évidemment d'amener à développer le débat.

Je crois que l'un des éléments centraux de ce colloque qui n'était pas dépourvu d'intentionnalité, et pour ma part je m'en félicite, c'est de malmener un certain nombre de croyances, principalement la croyance au développement, pour reprendre l'expression de Gilbert Rist. Il est évident que lorsque l'on malmène des croyances dans une bonne intention, on s'expose à des objections. Ainsi en va-t-il de celle qu'il faut envisager de face : «a-t-on le droit de critiquer des choses quand on a rien à mettre à la place ?»

Je crois que oui, sinon on en serait encore à l'âge de pierre.

Deuxièmement, c'est vrai que la production verbale ou écrite de la pensée est une forme d'action. Ensuite, si on attend d'avoir des choses à proposer pour remplacer des choses qui ne vont pas, il est bien évident que dans le contexte actuel, c'est difficile, puisque selon la profession de foi néo-libérale, tout fonctionne très bien. Ainsi il n'y aurait plus à toucher à quoique ce soit

Donc, cette objection elle est parfaitement entendue mais elle doit être relativisée. En effet, on a le droit de critiquer des choses pour lesquelles on a pas la solution clé en mains et dans la poche.

Je crois aussi que le colloque pose plus de questions qu'il ne donne de réponses. Là encore le commentaire est de même nature que celui que je viens de faire. En revanche, il faut souligner qu'il y a des questions qui étaient tabou, il y a peu d'années, qui ne le sont plus. Il y a certains concepts auxquelles on ose toucher, le développement en est un bel exemple. On ose mettre en cause les attaches ambiguës du développement, la pulsion charitable de l'homme blanc etc. Il

y a quinze ans, c'était très difficile d'aborder ces questions. Aujourd'hui on ose le faire et je pense que cela est nécessaire. Il ne s'agit pas de jeter l'opprobre sur la pulsion charitable telle qu'elle s'exprimait il y a quinze ou vingt ans. Quant à moi j'assume parfaitement mes convictions de l'époque qui sont dans une très large mesure, je présume, celles qui étaient les vôtres, mais on est pas obligé de rester toujours dans le même positionnement par rapport à des thèmes dont le pourtour et la configuration eux-mêmes changent et se reformulent. D'autre part, c'est évidemment le meilleur cadeau à faire à ce que l'on appellera pour simplifier, disons, nos adversaires, le néolibéralisme. C'est le meilleur cadeau, celui de rester figé, parce qu'une stratégie se doit toujours d'être mobile. Si elle est affrontement bloc contre bloc, si elle gèle les choses, alors elle sert celui qui est en position dominante à une étape donnée.

Une remarque ponctuelle mais qui me paraît importante, c'est celle concernant le fait que le problème des migrations a été relativement peu abordé. Or, cette ceinture de ghettos qui entoure l'espace Schengen est quelque chose qui est au coeur des rapports Nord-Sud dans leur nouvelle configuration. Rapports Nord-Sud sur lesquels on reviendra parce qu'on doit en interroger la formule. Le Nord est au Sud et le Sud est au Nord. Les migrations sont un élément politique majeur dans le contexte actuel et il me semble que cela a été relativement peu abordé. C'est pourtant le même combat.

Un avant-dernier point sur les incantations solidaires. Je prends un peu la balle que lançait l'ami italien, pardon d'Italie. Les incantations solidaires, elles arrangent beaucoup de monde. On s'en aperçoit un peu tard et ce n'est pas une raison encore une fois pour regretter les incantations solidaires qu'on a pu les uns et les autres formuler il y a quelques années, ou même il y a peu de temps. Mais un aveu a été formulé dans un atelier, enfin un aveu au sens qu'il n'est pas extorqué sous la torture : « L'aide, c'est mon besoin » a dit quelqu'un. Bien, je crois que quand on a dit ça, on a tout dit. Il ne s'agit pas de critiquer le fait d'aider son prochain, il s'agit de savoir ce qu'on entend par aider et il me semble que ce qu'on doit entendre par aider, c'est « Dis-moi ce que tu veux faire et je te donnerai un coup de main » ce qui n'a rien à voir avec la pulsion charitable. Il en va de même de l'éducation, « il faut les éduquer » entend-on, comme s'ils n'avaient pas d'éducation propre et antérieure, comme si c'était le degré zéro de la corbeille vide.

Un dernier point et celui-là c'est vraiment le dernier. Il existe une certaine permanence de relents apparentés à un certain idéalisme culturaliste. La société des autres est toujours en partie un mirage dans le sens où on la connaît mal puisqu'elle est celle des autres. On peut faire des efforts pour la connaître, on doit les faire, et c'est très bien, mais je veux dire que cela n'autorise pas forcément la sublimation de la culture ou le fait d'en faire une entité close sous le label d'une communauté de solidarité. Les sociétés primitives seraient la quintessence de l'amour du prochain ? Je demande à voir et je ne me cache pas derrière ma pseudo autorité anthropologique

en la matière. Donc il faudrait partir du fétichisme de la culture tout comme on critique le fétichisme de la marchandise. Cela ne veut pas dire du tout que le référent culturel n'est pas majeur, mais pour ma part je pense que sans dimension politique, la culture toute seule ne change pas le monde. C'est un point de vue qui peut être contesté mais que je pose clairement. La culture doit être politisée et se transformer en politique. Là où il n'y a pas de rapport politique, il n'y a pas d'effet politique, et là où il n'y a pas d'effet politique, les situations évoluent peu. Je pense que c'est là le champ du développement et de son éventuelle disparition ou mise à mort. On peut user de formules plus douces, mais cette session devrait un peu clarifier les choses à cet égard, même si l'on arrive pas à une condamnation officielle. Le champ me paraît, c'est ce que je voulais dire, plus politique que culturel. Certes, la dimension culturelle est extrêmement importante, mais il ne faut pas la substituer au politique. Le politique est toujours premier, on n'y échappe pas. Il est bien évident que le culturalisme expose aussi à tomber dans le piège des valeurs. Les valeurs évidemment sont culturelles mais on est aujourd'hui pris dans un discours manichéen, celui qui oppose les bonnes valeurs aux mauvaises. Je veux dire donc qu'il y a un danger majeur pour la liberté et les libertés, et les valeurs culturelles sont en aval des questions politiques que sont l'injustice, les inégalités et les exclusions.

> Production, croissance, guerre

Carla Ravaioli (Italie)

Je veux remercier avant tout Serge Latouche et tous ses collaborateurs pour nous avoir donné cette extraordinaire occasion de réfléchir et de débattre sur un phénomène qui a marqué l'histoire la plus récente. Je vais commencer en lisant un passage de celui qui est de quelque manière le saint protecteur de ce colloque, l'économiste François Partant. Partant parle de la sacro-sainte idéologie du développement soutenue par la majorité des économistes et des hommes politiques. La croissance économique devrait apporter le bonheur à l'ensemble des peuples mais au contraire elle a apporté la destruction de l'environnement et celle des économies locales. Il dit encore que, de par sa nature, la croissance engendre encore de plus de chômage et plus de précarité. Donc Partant condamne la croissance économique en tant que base même, pivot de l'expansion capitaliste et postulat fondamental sur lequel repose l'idéologie du développement. Il faudrait à mon avis insister sur la critique de la croissance, de l'accumulation qui est à la base du capital, moteur de la grande machine néo-libérale et qui est invoquée comme la solution à tous nos problèmes, alors qu'elle en est, au contraire, la cause première. La notion de « croissance productive » signifie la production de n'importe quoi, pour

répondre à n'importe quel besoin, quelle qu'en soit la conséquence, pourvu que le produit brut augmente. Je constate que la monstrueuse construction du développement, c'est exactement cela : obéissance aux diktats de l'accumulation imposés par le gigantesque projet d'industrialisation, par la production continue d'énormes quantités de marchandises et de conquêtes continues de nouveaux marchés avec les conséquences abondamment illustrées dans ce colloque. C'est l'obéissance à ces diktats, celui de l'accumulation et celui de la croissance de n'importe quoi, qui a détruit l'environnement et menace la planète de façon catastrophique. Ce sont ces diktats qui produisent cette sorte de pollution sociale et morale, parallèle et complémentaire à la pollution environnementale qui contamine le monde à travers la course à la richesse. Richesse de biens matériels bien sûr, d'argent, de consommation forcée, forcée par la publicité et les moyens de communication, possession compulsive d'objets qui déforme aussi les rapports personnels, qui imprègne notre existence en passe de devenir une sorte d'hystérie, une toxicomanie. Et pourtant les économistes et les politiciens, les responsables du monde continuent de proposer la croissance comme solution à la pauvreté, au chômage, aux inégalités et ce qui est vraiment incroyable comme solution même aux problèmes écologiques. Bush l'a prétendu il y a quelques jours. Mais c'est folie que de soigner la maladie à l'aide de ses causes mêmes. C'est pour cette raison que les environnementalistes, les syndicalistes, les féministes, les minorités exploitées se retrouvent dans le même mouvement, comme on l'a vu à Porto Alegre, à Seattle. Bien que différents, la racine de leurs problèmes, c'est pour tous le capital, c'est-à-dire l'accumulation. Je crois que les jeunes gens de Porto Alegre et du mouvement, n'ont pas fait une analyse complète approfondie de ça, mais ils le sentent, ils ont l'intuition de cet ennemi unique qui produit tous leurs problèmes. Un système économique qui est fondé sur l'accumulation et sur le profit par n'importe quels moyens ne peut que considérer comme de simples obstacles, les exigences de l'environnement, le droit du travail, les droits civils, ainsi que, d'une certaine façon, toutes les demandes sociales. C'est obligé. En effet, tant que l'accumulation reste la base de l'économie et tant que l'économie demeure la dimension primaire de notre société dominant toutes les autres, tant que la synthèse sociale s'identifie avec la synthèse économique, tout va continuer comme aujourd'hui.

Je voudrais poser un autre problème qui me semble de grande importance, qui est très lié avec l'actualité et qui a une valeur politique considérable. Je pense à la guerre. On a dit que la production pouvait signifier production de n'importe quoi, n'importe comment et en vue de satisfaire n'importe quels besoins. Dans un tableau comme celui-là, la production d'armes ne pose pas de problèmes puisque le produit brut va augmenter. Les armes sont des marchandises et comme toute marchandise, elles produisent de la plus-value qui est incluse dans le produit brut. Cet indicateur nous est donné non

seulement en tant qu'indication chiffrée de la richesse d'un pays, mais aussi comme critère de son bien-être et de son progrès social. En effet, il y a pas mal d'auteurs, pas nécessairement radicaux qui soutiennent que les guerres, la production d'armement ont constitué la solution de toutes les crises, de toutes les dépressions du dernier siècle. Comme les armes sont des marchandises, la logique marchande veut qu'elles soient « consommées » et pour les consommer, il faut faire des guerres. On dit que sans armes, on ne fait pas de guerre et c'est vrai. Mais l'inverse est aussi vrai : on ne fait pas d'armes sans guerre. Des conflits peuvent être « inventés », voir le Kosovo, l'Afghanistan. J'ai peu de temps donc je schématise. Je sais bien que les causes des guerres sont beaucoup complexes, que la guerre existe depuis que l'humanité existe et je sais que les causes des guerres sont souvent des inimitiés séculaires, des conflits d'intérêt de différentes cultures, de différentes religions, etc.

Mais la guerre, de toute façon, passe par la production et la consommation d'armes. Est-ce qu'on peut dire que la guerre est rendue obligatoire par le système économique qui se base sur la croissance indiscriminée du PNB et sur l'accumulation ? Je ne pense pas que ce soit illégitime de l'affirmer si je songe à la guerre prolongée annoncée par Bush immédiatement après le 11 septembre, si je pense à la bourse américaine qui a repris immédiatement après le début de la guerre en Afghanistan. Si je pense à l'absurde quantité de bombes très coûteuses, précieuses d'un point de vue technologique qui ont été déversées sur des villages de pauvres déjà en débris, cette disproportion énorme entre la finalité et les moyens employés. Je pense à Bush qui, après la défaite des Talibans, a dit qu'il fallait porter la guerre dans d'autres pays, Irak, Somalie, Philippines, Yémen, pour faire la guerre. Et ça pour soutenir la production, la consommation, la croissance, l'accumulation, mots sacrés, diktats de l'économie capitaliste.

> L'illusion évolutionniste

Alain Gras (anthropologue, France)

On nous demande de nous interroger en fait sur ce qui s'est passé durant ce colloque, d'en faire en quelque sorte le bilan. J'ai choisi trois interventions dans les ateliers et dans la séance plénière. Parce que je me suis aperçu que derrière le consensus de cette assemblée relativement militante, il y avait une face cachée qui me semble resurgir à l'occasion des questions. Dans notre inconscient nous sommes encore tributaires de la fiction progressiste, de l'illusion évolutionniste. C'est-à-dire que nous ne voyons pas que le progrès est une dualité, qu'il y a toujours un revers à la médaille. Cette dualité-là, et ce n'est pas par hasard que je prends ce terme de dualité et non pas celui de dialectique, je l'emprunte à un philosophe qui s'appelle André Lalande qui a publié dans les années trente un livre, « Les illusions évolutionnistes », ouvrage naturellement

enterré par les philosophes et complètement oublié. Cette dualité du progrès je crois qu'elle se manifeste de nombreuses manières mais nous ne la voyons pas, nous l'ignorons, ici même dans cette assemblée militante. Alors je vais faire trois remarques.

La première: quelqu'un a insisté sur le fait qu'il y a un bon côté du progrès, un mauvais côté du progrès et il a pris pour sa démonstration une comparaison assez perverse, d'un côté la bombe anti-personnel et de l'autre la pénicilline. Cela tombe bien parce que les deux participent du même mouvement du progrès, les deux ont à l'origine un champignon. C'est bien sûr bien plus que cela, c'est la dynamite, par l'intermédiaire de notre cher Nobel, qui a permis les mines anti-personnel. Et pour la pénicilline, c'est aussi une moisissure, le pénicillium. Les deux sont portées par le mouvement du progrès, mais les deux ont aussi une double-face. La dynamite a servi aussi à faire des puits de mine pour extraire le charbon, grande conquête du monde industriel, elle a servi à faire des ouvrages d'art, à traverser des montagnes. Donc cette dynamite, si elle existe dans les mines anti-personnel, elle existe aussi dans d'autres ouvrages. La pénicilline vit sur les mêmes représentations à savoir que nous avons des ennemis en nous, des microbes et c'est exactement cette représentation guerrière de la vie que l'on retrouve. Ce n'est pas un hasard si le terme retenu est celui « d'anti-biotique ». C'est en fait le quatrième règne, celui des champignons que l'on envoie contre les microbes. Or, la pénicilline n'est pas en elle-même une substance bonne. Flemming dès le départ annonçait que le développement de la pénicilline, l'auto-médication allait multiplier les souches résistantes. Vous savez que depuis 1990, il n'y a plus de progrès dans les anti-biotiques. Il y a, paraît-il, quarante mille morts dans les hôpitaux anglais et les souches sont de plus en plus résistantes. Donc les antibiotiques dans quelques années ne serviront plus à rien. Alors vous voyez la perversion de cette comparaison entre mines anti-personnel et pénicilline qui en fait fait partie du mouvement du progrès, de la même illusion évolutionniste dans laquelle nous vivons tous.

La deuxième illusion vient d'une remarque faite par quelqu'un, à propos d'André Leroy-Gourhan. L'histoire des techniques et la préhistoire sont en réalité des instruments de la philosophie du progrès. Ce sont des moyens de nous faire croire qu'il existe une nécessité, une fatalité technique qui pèse sur nous depuis l'aube des temps. Et la préhistoire, l'école française de la préhistoire en est particulièrement responsable. Ainsi en est-il d'André Leroy-Gourhan que je respecte énormément par ailleurs. A ce propos justement, John Berger a parlé de la grotte Chauvet et dans le numéro de L'Ecologiste que vous avez tous dans le dossier, j'ai fait un article là-dessus qui s'appelle « l'art, l'outil, le progrès ». Il y a une représentation de la grotte Chauvet, des chevaux, qui est absolument splendide. . Donc l'illusion de l'histoire et de la

préhistoire c'est de nous faire croire qu'il y a une nécessité technique qui passe par l'efficacité de l'objet technique.. C'est constamment à cela que vous êtes confrontés lorsque vous lisez des livres d'histoire. Non, il n'y a pas d'objet plus efficace en soi, il n'y a que des usages qui sont décidés en fonction de systèmes de valeur. Et ces objets techniques ne portent pas en eux-mêmes le progrès. C'est un ensemble de conditions culturelles qui font qu'un objet technique est meilleur qu'un autre. Prenons un exemple. La bagnole n'est qu'une carcasse vide dès qu'elle n'est plus alimentée par les puits de pétrole. C'est donc en fait le système militaire américain, la géopolitique, qui font circuler nos bagnoles dans les rues. Si l'on considère le budget annuel de 400 milliards de dollars dévolu à l'armée américaine, il faudrait l'intégrer dans le prix de la bagnole qui marche dans nos rues. Alors que la voiture hippomobile n'avait pas besoin des puits de pétrole, elle n'allait pas très loin, elle allait dans les champs qui étaient à côté. Frédéric II avait pour devise de faire marcher ses hussards avec l'herbe des bas-côtés de la route. L'intendance était immédiate. Donc ce sont deux engins totalement différents. On ne peut pas comparer la voiture hippomobile et l'automobile dont on connaît les dégâts et sur laquelle je reviendrais peut-être plus tard lorsque l'on parlera du futur de notre colloque.

J'en arrive à la troisième réflexion faite par une dame anglaise. Une critique qui a été faite à Edward Goldsmith d'oublier certains acquis comme la libération de la femme et qu'ainsi il nous renvoyait au moyen-âge. Alors ça, on l'a entendu très souvent à propos des Talibans. Renvoyés au moyen-âge, cela veut dire sortir de notre existence, sortir de l'humanité. Lorsque l'on dit les Talibans sont moyenâgeux, on les exclut de l'humanité de deux manières. Ils sont là les Talibans, mais on les met dans le passé, dans un autre temps, ils ne sont plus de l'ordre de l'humanité présente, et ensuite on fait une injure, cette fois à l'histoire, en faisant croire que le moyen-âge était une période obscurantiste. Dans cette réflexion sur la situation de la femme, c'est un peu de la même façon que l'on procède. Parce que, que la situation de la femme soit meilleure, qu'elle soit plus libre aujourd'hui à l'ère de la société industrielle dans laquelle nous sommes relativement à l'époque victorienne, oui, mais par rapport au moyen-âge qu'est-ce qu'on peut dire? La liberté sexuelle au moyen-âge était très grande, vous aviez des bains publics dans lesquels on se trempait tous nus, hommes et femmes. Alors est-ce que cela anticipait les clubs échangistes, hein?

Je voudrais simplement pour terminer vous dire qu'il faut essayer de ne plus nous penser comme l'aboutissement d'une histoire ou d'une préhistoire, un moment à partir duquel nous prendrions conscience de l'avenir. Ce sont des balivernes qui produisent beaucoup d'illusions et qui vivent encore dans vos esprits comme dans le mien.

> Le développement est tout nu

François de Ravignan (agro-économiste,
La ligne d'horizon, France)

J'ai participé avant-hier à un atelier intitulé « les habits neufs du développement » et ça a ressuscité en moi le souvenir d'une histoire que j'aimais beaucoup dans mon enfance, un conte d'Andersen qui s'intitulait les habits neufs de l'empereur. Alors pour ceux qui l'ont oubliée, je vais raconter cette histoire. Il y avait un empereur et pour la fête du trône, il voulait se faire faire un habit somptueux. Et voilà que deux personnes se présentent à la cour. C'était deux filous et ces deux filous annoncent qu'ils vont faire un habit merveilleux mais qui aura la qualité d'être absolument invisible aux sots. Alors l'empereur enthousiaste les embauche et voilà nos filous de tailler avec des grands ciseaux et de coudre des étoffes imaginaires, d'essayer le costume à l'empereur sous l'oeil admiratif des courtisans dont bien sûr aucun ne veut passer pour un sot. Et les deux filous entassent force or et matières premières précieuses dans leurs coffres parce qu'on leur en fournit sans cesse, et voici que vient le jour de la fête et du défilé. Tout le monde feint d'admirer bouche bée l'empereur qui avance en tête des troupes quand un petit enfant s'écrie: « maman, l'empereur n'a pas d'habit du tout ». Voilà en gros ce qu'a osé faire ce groupuscule auquel j'ai l'honneur d'appartenir, cette association qui s'appelle La Ligne d'Horizon et elle a pu le faire justement parce qu'elle est petite, sans grande réputation, sans grande compromission. Une foule lui a fait écho comme dans le conte que je viens de raconter et je vous en remercie tous. Eh maintenant le développement est tout nu et nous pouvons rire un bon coup. Cela fait du bien de rire devant l'empereur qui avance en tête des troupes avec son gros ventre,

ses jambes poilues et seulement sa couronne sur la tête. Mais quand on a bien ri, qu'est-ce qu'on fait ? Bien sûr, on a plus besoin du développement, on a plus besoin d'un empereur stupide et prétentieux. Nous avons dépouillé le développement de ses habits neufs, développement durable, ou même autre développement ou même après-développement. Et nous ne l'avons pas seulement jugé sur les faits car les faits ne prouvent jamais rien, nous l'avons jugé sur ses objectifs, ses orientations et maintenant nous pouvons opposer à ces mots « économie, valeur, mesure, comparaison, futur » ces autres mots : « présent, autonomie, attention première aux exclus, convivialité ». Alors peut-être avec tout ça, nous ne ferons pas un nouveau concept, ni un slogan et peut-être cela vaut mieux car ce qui importe d'abord et avant tout de changer, c'est la direction de notre regard et de donner envie aux autres d'en faire autant.

Dans le conte d'Andersen que je vous ai cité au commencement, celui qui révèle la réalité c'est un petit enfant. Cela doit nous donner à réfléchir. Enfant en latin, ça se dit infans, c'est quelqu'un qui se définit par une négation in-. C'est avec ceux-là, avec ceux qu'aujourd'hui on identifie par la négation que nous avons à repartir, que nous avons à prendre des leçons et même chacun de nous avons à nous découvrir comme infans, enfant, comme être de besoin. Nos amis Indiens, à la fin de la réunion de hier soir nous ont montré clairement la voie, ils nous ont parlé de leur lutte incessante de 30 ans et ils nous ont fait comprendre qu'ils n'étaient pas au bout de leurs peines. Il faudra longtemps et il faudra très longtemps pour faire naître l'enfant dans ce monde pressé mais en conclusion, nos amis indiens nous ont remerciés de notre patience et à mon tour je les remercie.

Débat

Un intervenant

Pour Carla, j'aurais aimé vous entendre dire « on ne fait pas de paix avec des armes ». Pour Monsieur Alain Gras, je rebondis sur la pénicilline et je rebondis sur ma réflexion de jeudi soir : on ne parle pas assez de l'échelle. Est-ce que l'on parle des bienfaits pour l'homme en tant qu'individu, est-ce qu'on parle des bienfaits de la pénicilline pour l'homme en tant qu'espèce ou des bienfaits de la pénicilline dans le contexte de la vie ? La pénicilline a été pernicieuse pour la vie parce qu'elle a permis la prolifération de l'être humain sur notre planète. C'est mon point de vue. Pour Monsieur de Ravignan, j'aimerais connaître la fin du conte.

Est-ce que le conte dit comment s'est rhabillé l'empereur ?

Un autre intervenant

au moment de tirer ensemble les conclusions de trois journées de réflexion et d'échange, il peut être utile à la cause réputée commune de ne taire ni les aspects positifs qui demeurent semble-t-il enthousiasmant, ni les aspects négatifs qui prennent à mon sens une allure inquiétante, voir paralysante. Permettez-moi de commencer par les secondes, je ne prendrai pas dix minutes, ne craignez rien mais à peu près le tiers. Le titre du colloque constitue incontestablement une trouvaille publicitaire. Les

candidats à la présidence seraient ravis de trouver aussi bien, mais elle n'a de théorique que la prétention qui d'ailleurs a souvent été démentie ou du moins récusée. La symétrie des verbes défaire et refaire, très parlante, est annulée en réalité par les différences des objets qui n'ont en commun que d'être indéfinissables et indéfinis, autant développement que monde. La tabula rasa qu'on a en tête n'a jamais existé. Le développement est, pour parler très vite, un instinct aussi naturel que la nature de Rousseau était un rêve. Défaire le développement en soi ou en général est largement considéré par les philosophes comme un signifiant sans signifié, du moins à la fin de

quelques journées d'échange, en d'autres termes comme une idéologie souvent récusée. On proteste, mais à mon sens nous avons fait énormément d'idéologie, à savoir nous avons pris l'aimant par le mauvais pôle. Il y a un pôle qui attire et un pôle qui repousse les réfractaires et notamment les décideurs de bonne volonté pour ne pas les appeler les bénévoles selon un néologisme qui m'a surpris dans le programme. Ce n'est certainement pas ce que nous voulons contribuer à provoquer dans le public et chez les décideurs. Les aspects positifs l'emportent à mon sens bien évidemment et nous aurions tort de les rendre confidentiels et, je cite, «subversifs». Ces aspects positifs sont la dénonciation de faits scandaleux notamment de profits déguisés en progrès et la colère légitime, et j'en demeure convaincu, universelle. On a parlé du monde du pouvoir et de la technoscience, comme si c'était des «je ne dis pas quoi» alors que ceux-ci seraient aussi émus et intelligemment émus que nous lorsque nous constatons un certain nombre, un nombre très élevé, de scandales. Non seulement il faut répandre la connaissance des faits bruts, des faits vérifiés mais encore, comme cela nous a été recommandé, il faut «emprunter les chemins du droit et de la jurisprudence». Cela ne signifie ni compromis, ni complicité, c'est la vraie guerre à mener. L'autre est illusoire. Mais cela sera très difficile.

Il ne faut pas se dresser contre l'éthique et en sourire, comme le font un certain nombre de gens que nous combattons par ailleurs, sous prétexte qu'elle est détournée de sa fonction naturelle par des puissances marchandes hypocrites, mais il faut la rétablir. C'est au nom de cette morale que nous voulons refaire le monde. Bref, il ne faut rien empêcher, rien faire qui puissent empêcher les évidences que nous exposons d'être perçues par les autres.

Un autre intervenant

Dans les débats, ce qui m'a frappé c'est d'en vouloir au mot technique. La définition à la base du mot technique,

c'est l'homme qui conçoit un processus pour arriver à une fin, est-ce que ça veut dire que dans l'homme, il y a une partie bonne, une partie mauvaise dans tout ce qu'il va donc concevoir, dans tout ce qu'il va fabriquer, est-ce qu'il y a une partie qui va aller dans le négatif et l'autre dans le positif? Peut-être que je me trompe de définition de la technique, mais la technique c'est pour moi quelque chose qui est tout de même inhérent à l'homme, c'est son intelligence etc.

Un autre intervenant

Je me retrouve, je ne sais pas trop comment, en train de faire concurrence, sûrement déloyale, à vous même Monsieur, c'est-à-dire dans la position du fou prêt à recevoir les tomates de la salle. Comme je l'ai dit avant-hier, cela a été un privilège d'être ici. Beaucoup de présentations et de rencontres intéressantes. La lutte contre la pyrale du maïs au Kenya ou l'entreprise de réinsertion de jeunes ruraux défavorisés des jardins de Cocagne, avec un point commun merveilleux, la mise en oeuvre de procédés biologiques et la preuve qu'on peut se passer des OGM. Une précision quant à la demande d'hier soir de disposer d'une liste des participants, s'il n'est pas trop tard, je vous signale qu'une association dont je fais partie demande à chacun de ses adhérents s'il accepterait ou non de figurer dans une liste publiée sur Internet. De cette façon, ceux qui se sentent menacés peuvent choisir de ne pas apparaître, sans pour autant empêcher ceux qui le souhaitent de se mettre en réseau. En attendant, pour ce qui me concerne, je vous informe que je suis ingénieur retraité, je suis ici parce qu'il y a quinze jours, on a parlé sur France culture de ce colloque dont le titre m'a intrigué. Interrompez-moi quand vous voulez. Jeudi soir, ce que je pensais était «Halte au tout libéral, défaire ce développement» si vous préférez. Je sais bien qu'il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, mais je vais vous dire pour quoi je ne suis pas tout-à-fait prêt à dire «Défaire Le développement». Auparavant je voudrais citer Jacques Ellul.

Premièrement il a dit, ce n'est pas la technique qui nous a servi, mais le sacré transféré à la technique. Ou encore, «je n'ai jamais dit que la technique ne pouvait pas être maîtrisée». Je comprends qu'il prônait le contrôle démocratique et l'information des citoyens sur les grandes avenues de la recherche. Ce que j'ai essayé de dire avec ma provocation sur les mines anti-personnel et la pénicilline jeudi soir, je ne crois pas que l'on puisse dire que le progrès technique n'a que des mauvais côtés. Je redoute, en paraphrasant le président de l'académie des sciences, une posture où pour se soustraire à l'arrogance des scientifiques, on se livrerait à la dictature des imbéciles. Excusez-moi mais ma parole dépasse un peu ma pensée. Après deux jours de colloque, je ne crois pas que l'on puisse arrêter le progrès ou rêver de revenir plus ou moins à l'état de nature et surtout pas en Afrique. La plus grande mégapole du XXI^e siècle sera en Afrique, c'est Lagos au Nigeria. Ceci est un fait et non une opinion, j'ai presque fini. Il faut tenir compte des réalités. Pour renforcer le droit de critiquer ce qui existe, il me semble que c'est mieux quand on a un rêve à proposer. Il est plus difficile de faire des rêves que de faire des cauchemars. Le participant venu d'Inde, qu'on a mentionné déjà, nous l'a dit hier dans une contribution dont nous avons beaucoup à apprendre. Il est plus difficile de dire ce pour quoi on est, au risque de passer pour un néo-libéral, je dirais plutôt tout simplement pour un démocrate. Il ne suffit pas de dénoncer, il faut aussi faire reconnaître ce pour quoi on est. J'ai essayé de faire un rêve et je pourrais vous en parler si vous me redonnez la parole après la pause. Jusqu'à présent, j'ai essayé d'être solidaire, maintenant je vais vivre dans la crainte de céder à une impulsion charitable.

Alain Gras

Je ne comprends pas le reproche que l'on me fait indirectement, à propos de la pénicilline, de vouloir empêcher que les hommes vivent. C'est simplement la constatation de l'inefficacité de la péni-

cilline à long terme, c'est tout. Et en plus, il ne faut pas oublier que la pénicilline a d'abord servi pour les GI américains. Elle a servi pour faire la guerre. Alors je ne vois pas en quoi le fait de critiquer la manière dont la médecine occidentale se représente le corps humain constitue une perversion. La médecine orientale et d'autres médecines sont aussi efficaces mais elles n'ont pas effectivement bénéficié du progrès social comme la médecine occidentale. Toutes les histoires de la médecine montrent bien que ce n'est pas la pénicilline qui a sauvé les gens, c'est l'hygiénisme. C'est effectivement l'effet d'un progrès technique provisoire, économique et technique. Ce n'est pas la pénicilline en tant que telle.

Un autre intervenant

je dis que c'est un exemple comme un autre et dans lequel on se trompe lorsque l'on manque de préciser le domaine dont on parle. On peut effectivement voir la pénicilline comme un objet bénéfique, mais aussi comme un objet néfaste suivant le point de vue à partir duquel on parle. C'est tout. C'était renforcer votre point de vue.

Alain Gras

Je suis complètement d'accord puisque j'ai dit que c'était un problème de dualité, de choix. Pour l'autre question je crois que c'est mon collègue qui va répondre. Le développement comme signifiant sans signifié, oui, d'accord. Mais le progrès aussi c'est un signifiant sans signifié qui existe dans nos têtes. Il vit dans nos têtes, c'est ça la réalité, c'est une réalité imaginaire dans laquelle nous sommes. Et à partir du moment où ça existe dans nos têtes, ça vit et ça fait des choses, ça produit de l'imaginaire. Un mot est toujours un signifiant sans signifié, mais en même temps un mot a toujours une action. Ensuite, en ce qui concerne la technique. Je ne suis pas du tout un technophobe. Évidemment la technique est inhérente à l'homme, mais quand on dit que la technique est le prolongement ontologique de l'homme, qu'elle est l'essence même de l'homme,

qu'il est dans l'essence même de l'homme de produire toujours plus de technique et d'avancer sur un chemin que nul ne connaît, c'est là où je dis non, c'est une aberration, cela n'a rien à voir avec la technique, ça a voir avec une philosophie du progrès, ce qui est très différent.

Un autre intervenant

Où s'arrête l'accumulation et la frugalité ?

Alain Gras

Nous sommes ici pour en discuter, moi je n'ai pas de réponse toute faite.

François de Ravignan

Quelqu'un m'a demandé la fin du conte. Il assimile la fin du conte à ce que l'empereur est devenu. Or, précisément, Andersen a l'habileté de ne pas dire ce que devient l'empereur. Il déplace le regard. J'ai oublié de dire qu'on a essayé de courir après les voleurs mais ils étaient partis avec les trésors. Cela aussi c'est très important dans notre histoire de développement.

Bernard Hours

Je voudrais simplement non pas répondre, mais réagir à certaines des remarques qui ont été faites. Concernant l'idéologie, bien sûr on est dans l'idéologie, moi je le revendique. Je veux dire on est ni dans la révélation ni dans la science, on est dans l'idéologie. Deuxièmement les décideurs de bonne volonté, ça c'est extrêmement important. D'abord parce qu'on est accueilli par une organisation multilatérale qui sans nul doute est une des organisations des Nations Unies la moins exposée aux types d'accusation que le type de mouvement dans lequel on est pourrait formuler. Donc c'est bien normal que ce soit par celle-ci qu'on ait été accueilli. Je crois que ce qu'on appelle globalement les technocrates, et c'est finalement un concept assez pertinent qui a au moins une visibilité sociologique claire, sont des gens qui croient qu'on gère des agrégats massifs, qu'on gère des statistiques et qu'on arbitre des contraintes qu'on

appelle ensuite «prises de décision» alors que cela n'a rien à voir avec la prise de décision. Il reste deux ou trois États au monde dont les chefs d'États sont capables de prendre des décisions. Tous les autres arbitrent des contraintes, ce qui n'a strictement rien à voir, et souvent ils confient la gestion des contraintes à des ordinateurs. La prise de décision, les décideurs, enfin ceux qu'on appelle comme ça même s'ils ne prennent pas de décision, sont des gens de bonne volonté, qui ne sont pas nécessairement aux antipodes de nos propres aspirations et qui constituent un groupe social important qu'il faut convaincre pour faire modifier la politique des institutions multilatérales, celles précisément qui sont aujourd'hui détentrices du pouvoir global. Il faut parler, il ne faut jamais rompre avec ce que l'on a appelé un peu abusivement, mais ce qu'on appelle tout de même les décideurs. Ces gens-là sont pour la plupart bien intentionnés, ils sont simplement engoncés dans l'uniforme que leur donnent leurs institutions, qu'il s'agisse de la Banque mondiale, de l'Union européenne, du FMI. Ce que je veux dire c'est que les institutions sont toxiques, tandis que l'on aurait tort tactiquement de faire aux acteurs un procès de toxicité individuelle. Ceux-là, lorsque l'on sera parvenu à leur mettre le doute dans la tête, ils pourront progressivement, à dose homéopathique, faire bouger les convictions dans leurs institutions. Donc, pour ma part je fais bien la part des choses entre la toxicité du pouvoir multilatéral anonyme et les acteurs du système multilatéral qui sont pour la plupart des gens bien intentionnés et avec lesquels on doit être en état de communication, voir de dialogue permanent.

Un dernier point sur le retour à zéro. Évidemment personne ne prône le retour à zéro et cela ne me semble pas être un bon instrument de discussion que de placer les chose plein champ, grand angle, en étant sûr que d'un bout à l'autre on ne se touchera pas, ça c'est garanti. Quand on parle de retour à zéro, moi je formulerais la chose de la manière suivante : il s'agit d'instaurer une rupture avec les

dynamiques mortifères de l'aliénation globale, et ça n'appelle pas nécessairement un retour à zéro, ça veut dire rompre avec des dynamiques mortifères.

Carla Ravaioli

Les questions de la salle sont plus des interventions que des questions. Je n'ai pas grand chose à dire là-dessus. Cependant je voudrais dire quelque chose à propos de ce qu'a dit Alain Gras lorsqu'il a parlé des femmes dont la condition s'est améliorée. Ceci est vrai pour les femmes de l'Occident, pas pour celles des pays prétendument en développement. Deuxièmement, personne n'a fait de cadeau aux femmes; elles ont amélioré leur condition puisqu'elles ont bataillé, lutté, elles ont obtenu des victoires. Mais encore, malgré les victoires du féminisme, la condition des femmes dans le monde est une condition subalterne, puisque les femmes sont obligées de faire le travail domestique, le travail familial, qui constitue une grande partie de la reproduction sociale dans son ensemble, et qui est quelque chose qui garantit la continuité vitale de la société et l'économie. La conférence de Pékin l'a dit très clairement, les femmes travaillent plus que les hommes puisqu'elles sont obligées d'assumer le travail sur un marché et le travail domestique et familial. Ce que je voudrais souligner, c'est que ce travail de reproduction qui est un travail obligé dont la société estime qu'il constitue une sorte de devoir naturel des femmes est quelque chose sur laquelle l'organisation industrielle, l'organisation capitaliste compte pour se reproduire. Les femmes sont en effet, une force de travail à coût zéro et constitue un segment des mécanismes d'accumulation de la plus-value. On revient à l'accumulation et à la croissance puisque les femmes du Nord, c'est vrai, ont des machines à laver, des aspirateurs; certains types de travail domestique sont plus légers, mais la consommation les oblige à conduire les enfants à la gymnastique, à la musique, à la danse, tout ce qui relève aussi de la consommation et qui accentue ce que les gens pensent généralement être un devoir de femme.

Christophe Baker

sur le rapport cause-effet, homme-technique, je pense toujours à cette citation d'Oscar Wilde qui faisait un commentaire sur les Londoniens: «Ce n'est pas parce qu'il y a tant de brouillard qu'ils travaillent tellement mais parce qu'ils travaillent tellement qu'il y a tant de brouillard».

Un autre intervenant

Je suis heureux que l'on me donne la parole. Durant ce colloque je n'ai jamais entendu quelqu'un qui se soit exprimé sur la nécessité de sauver le monde. Or, c'est bien la question aujourd'hui puisque le monde est en danger, puisque nous sommes entourés pour 3/4 par des Océans et que le pôle Nord et le pôle Sud sont en train de fondre.

La pollution de l'environnement pose un très grand problème à cette planète. Si nous ne prenons pas de mesures immédiates, l'on dit que d'ici 150 ans, il n'y aura plus de terre dans ce monde. Dans ce contexte, s'il ne reste plus de monde, comment et où le «référons-nous» ?

Deuxièmement, je voudrais dire à propos des pauvres qui vivent dans des zones forestières, des zones éloignées, qu'ils sont vraiment pauvres mais aussi, je crois, qu'ils sont plus intelligents, plus brillants que nous parce qu'ils sont réellement en train d'essayer de vivre ensemble, de surveiller leurs standards, de prendre soin de leurs forêts. Ils sont économiquement pauvres, mais en ce qui concerne ces questions cruciales, ils sont plus riches que nous en conscience. Nous avons déjà compris que nous avons échoué au cours de ces 50 dernières années. Alors comment référons-nous le monde et en plus pour ces mêmes personnes ? Je ne sais pas quels sont les outils et les techniques qui seront introduits car je retourne dans mon pays sans solution. Les pauvres ont été trahis tellement de fois, que croiront-ils si nous n'avons rien à dire sur les processus à engager ? On a déjà expliqué aux paysans que les satellites viendraient pour les aider... Quand je vais voir les paysans, ils me demandent : « es-tu venu pour nous aider ou

pour te servir toi-même ? ».

Il y a beaucoup, des milliers de projets qui ont échoué. Maintenant vous venez nous parler de refaire le monde alors qu'il y a tant de dangers devant nous. Ce sont les mêmes sociétés dans lesquelles vous êtes intervenus pendant 50 ans, vous n'aurez pas d'autres sociétés à disposition pour y intervenir, alors que voulez-vous refaire et avec qui ? Quelles stratégies, quelles méthodologies, quels outils ?

Une Intervenante

Je veux évoquer un point qui a manqué dans le dialogue. Il faut penser aux langues maternelles. On en a parlé notamment à propos du Kazakhstan et du Ladakh. Les langues maternelles se perdent, ce qui est aussi un problème dans le développement. Quelle langue parle-t-on quand on se trouve devant une personne parlant une autre langue ? Avez-vous réfléchi à cette question importante des langues maternelles ?

Mala Makanikumbi

Je suis du Cerva (Centre d'études et de recherche sur les valeurs africaines). Je commencerai par présenter mes excuses à M. Latouche à qui le jeudi j'ai demandé comment pouvez-vous parler de l'Afrique sans faire intervenir les quelques rares Africains qu'il y a dans la salle ? Il m'a répondu qu'il ne faisait pas d'ostracisme. J'en viens à une question simple. Nous avons entendu depuis jeudi le discours sur le développement ou la remise en cause du développement. Et si j'ai bien suivi M. Rist, il a dit que ses étudiants africains à Genève croyaient au développement, il y croyaient fermement. Mme Aminata Traoré a aussi bondi en entendant, en quittant Bamako en disant qu'elle allait participer au colloque « Défaire le développement pour refaire le monde », les gens lui dire « sur quoi allons-nous tenir si nous n'avons pas le développement? ». En quelque sorte, il y a une croyance et ça a été bien déterminé, mais croyance dans quoi ? Est-ce dans le développement ou dans d'autres choses ? Et je me rappelle qu'ici,

dans les années 70, le terme développement a focalisé la plupart des Africains qu'il y avait ici et maintenant ce sont ceux-là qui sont aux affaires. Ils y ont cru fermement en tant que quoi ? En tant qu'une science. Alors aujourd'hui faudrait-il faire le procès du produit de la science ou bien de la science, autrement dit, ne faudrait-il pas voir le problème au niveau d'une vision de la science que l'on donne, si l'on veut que par la suite il y ait une crédibilité sur la formation même ?

Bernard Hours

Je voudrais renchéris sur l'allusion visant à ne pas se limiter à une vision de préservation d'une part et de construction d'autre part, comme si elles étaient antagonistes. Il est bien évident que c'est suicidaire de faire du constructivisme forcené qui va dans le mur, on y a pas mal goûté d'ailleurs, et deuxièmement cela me paraît passablement délirant, c'est le mot que j'emploierai volontairement, de ne penser qu'à préserver les choses. L'âge d'or du passé, c'est un mythe de l'humanité depuis son berceau. Cela n'a jamais été un argument dans un débat. Par contre qu'il y ait des choses à préserver parce qu'elles sont plus positives en termes de vie et de bonheur pour se faire plaisir, de gratification pour l'espèce humaine et pour les individus et pour les personnes, celles-là il faut les préserver. Par là, je veux dire que le culte de la préservation me paraît extrêmement suspect en tant que culte. Par contre, qu'il y ait plein de choses à préserver dans l'histoire de l'humanité, c'est un fait. A mon avis ce qu'il faut commencer à préserver, c'est notre histoire alors que l'on est en train de la jeter aux égouts avec la globalisation. La principale chose à préserver, c'est l'histoire et ensuite en découle le reste qui est à préserver. J'en viens maintenant aux propos de notre collègue. J'ai envie de dire on vous a fait croire que le développement était une science; « on » c'est l'Occident et vous y avez cru, c'est comme cela que j'analyse votre propos. Donc ça n'a jamais été une science. Les Occidentaux ont cru pour certains

d'entre eux que c'était une science, d'autres -auxquels je ne crains pas de faire un procès en diabolisation- ont considéré que c'était un bon moyen de tirer les ficelles, ce qu'ils ont fait depuis 30 ans et vous, vous avez avalé la pilule, il faut bien le constater, ça fait partie du constat global de cette affaire. Les motivations des années 70 étaient beaucoup plus crédibles qu'aujourd'hui, sinon on aurait eu ce type de débat en 1970 ; si on l'a aujourd'hui, ce n'est pas par accident. François Partant était marginalisé dans les années 70. Aujourd'hui apparemment il l'est moins et on peut même en parler dans des lieux aussi distingués que celui-ci, c'est quand même des signes qui disent des choses. Donc je crois que vous avez cru à ce que vous ont dit les Blancs. Ils vous ont raconté des sornettes depuis des décennies, depuis l'histoire coloniale. Donc vous êtes en droit de leur reprocher de vous avoir raconté des sornettes d'une part, mais deuxièmement vous devez assumer la responsabilité d'y avoir cru.

François de Ravignan

Je voudrais rajouter un petit mot à ce que vient de dire mon voisin. Le plus beau compliment que j'ai eu en quittant l'Afrique, c'est un camarade avec lequel j'ai travaillé, un Camerounais qui me l'a fait, il m'a dit «Vous vous êtes des faux Blancs. Vous nous avez ouvert les yeux».

Je voulais également répondre au monsieur qui est au fond. Parce que son désarroi m'a un peu ému, lui qui est aux prises avec des problèmes écologiques et avec des communautés paysannes, lui qui dit qu'il va partir avec beaucoup de déception en ne sachant pas très bien ce qu'il va pouvoir dire aux gens en rentrant. Je crois qu'il a répondu lui-même à sa question. Il a parlé de comprendre ces communautés, de dialoguer avec elles. Je crois que la solution elle est là. C'est dans un patient dialogue avec ces communautés qui aide à comprendre justement les problèmes de l'environnement qui se posent; et puis à travers ce dialogue, ces compréhensions mutuelles, il y a des choses qui se dessinent. Vous-même

pouvez être utile parce qu'il y a des choses que vous savez et qu'ils ne savent pas et des choses qu'ils savent et que vous ne savez pas. Et à travers ce cheminement mutuel, je pense qu'on peut trouver des voies, pas seulement des techniques, mais des chemins dans le sens d'une préservation de l'environnement dans lequel vivent ces communautés rurales auxquelles vous faisiez allusion.

Christophe Baker

Je voulais juste avancer deux petites questions sans que je cherche à avoir des réponses immédiatement, mais qui sont peut-être des choses sur lesquelles vous pouvez répondre et j'ai vu que l'on adorait dire «rebondir». Je reviendrai de France en disant que les Français sont toujours en train de rebondir. Ils ont des baskets avec de bonnes semelles. La question intéressante est la suivante: comment peut-on décoloniser notre imaginaire? C'est un peu ce que je disais dans ma première intervention. J'ai l'impression qu'il y a un vocabulaire d'environ 30 mots-clé que tout le monde utilise. L'on pourrait peut-être chercher d'autres mots, ce serait déjà intéressant d'être surpris, d'être pris par la stupeur... Il y a d'autres moyens de parler et de dire les choses. La deuxième chose que je voulais demander est liée à notre projet pour l'avenir. J'utilise un exemple, la musique du Flamenco, c'est une musique contaminée qui est ensuite aller contaminer les autres musiques de la Méditerranée. Alors je sais que dans notre imaginaire, contaminé cela veut dire malade, mais on sait aussi très bien que si on avait plus de microbes, on serait mort. Alors peut-on penser à la contamination positive d'un mouvement global? Juste deux petites réflexions pour recommencer le débat sur le cheminement qui est devant nous.

François De Ravignan

Je pense que c'est important de continuer à communiquer entre nous par le réseau qu'on a essayé de mettre en place. Quant à dire exactement comment ça

peut ou doit se passer, j'aurais de la peine à dire. C'est un peu difficile, je n'arrive pas très bien à imaginer. Ce qui me pré-occupe, c'est qu'à la suite de ce genre de réunion, il y a eu souvent des velléités de mettre en place un réseau et que très souvent aussi ça a capoté. J'ai essayé de réfléchir aux conditions qu'il fallait pour qu'un réseau fonctionne et soit efficace et j'avoue que je ne suis arrivé à aucune espèce de conclusion claire. Mais peut-être que c'est comme une mayonnaise, on ne sait pas pourquoi, ni comment ça prend, on sait seulement ce qu'on ne doit pas faire afin de la réussir, mais savoir ce qu'il faut faire, c'est difficile. Ce que je veux dire c'est que ces 3 jours me donnent l'impression que la mayonnaise est plutôt en train de prendre que de rater.

Bernard Hours

L'un des premiers points est que le Nord est au Sud et le Sud est au Nord. Prenez la question des migrations : que le Nord ait envahi le Sud, ça c'est historique, le colonialisme en est la parfaite image, mais ça s'est plutôt développé après, et aujourd'hui la globalisation, c'est l'envahissement de la planète par l'Occident, et plus précisément par le capitalisme, capitalisme marchand pour faire bonne mesure. Donc, il me semble qu'il faut réfléchir à l'idée d'un monde qui n'est plus celui décrit par le vocabulaire des années 70. Il y a une sorte d'infiltration réciproque à travers les migrations, d'où d'ailleurs cette terreur par rapport aux questions liées à la sécurité et aux envahissements respectifs qui peut expliquer la montée du racisme

Quand on est en état d'interpénétration, d'interdépendance, et que les rapports sont sauvagement inégalitaires, on a raison d'avoir peur mais ça n'est pas la solution. Je crois que la globalisation est une sorte de machine à essorer planétaire qui prend tout ce dont elle peut tirer « le jus » et rejette tout ce qui est devenu inutile.

On a les mêmes processus ici, on a notre Sud dans notre Nord (ce qu'on appelle le quart monde), les pauvres chez nous n'ont pas un statut ni supérieur

parce qu'ils sont blancs, ni inférieur, ils sont des déchets de la globalisation, ils sont éjectés et tous les éjectés doivent être capitalisés, c'est la seule chance sur le plan politique global, pour qu'une contestation du type de la mouvance de cette salle, ou de Porto Allègre ou d'autres mouvances relativement homologues puissent renverser la vapeur et fragiliser les lieux de pouvoir.

Se pose alors la question de quelle stratégie pour déstabiliser le pouvoir ?

J'ai fait allusion au fait qu'il fallait convaincre ceux qui étaient en charge de la décision, les médias qui ont aujourd'hui un pouvoir non négligeable, sont à imprégner de ce type de discussion, et il me semble pour ma part que le « Développement », il est mort comme on est mort d'un coma cérébral, depuis la chute du mur de Berlin. Mais il n'est pas enterré car il rend encore d'énormes services aux occidentaux. Mais enfin dès l'instant où l'on parle de lutte contre la pauvreté, je ne vois pas pourquoi on parlerait encore de développement puisque l'un a remplacé l'autre et qu'il s'agit simplement de considérer la pauvreté comme une pathologie et de la traiter comme une maladie. C'est-à-dire qu'il y a des remèdes contre la pauvreté (l'ajustement structurel etc.), enfin on rentre dans une métaphore de traitement de la maladie. Les pauvres sont malades parce que se sont les entrepreneurs qui ne réussissent pas. c'est ça l'idéologie libérale.

Le micro crédit lorsqu'il est proposé par des occidentaux n'est qu'une bouffée d'oxygène mais ceux qui ne vont pas réussir à gagner sur leur investissement en micro crédit, on va dire que c'est des incapables. Quitte à leurs donner alors des subsides et à les traiter de façon misérabiliste.

Donc à propos de la question « que faire ? » je voudrais formuler quelques suggestions de façon tout à fait elliptique D'abord je crois qu'il faut enterrer dignement nos croyances, dignement parce que je crois qu'elles le méritent, en particulier les icônes du tiers-mondisme, en gardant le principal : la Justice, l'exigence de Justice qui est quelque chose

qu'il ne faut absolument pas larguer car ça n'est pas le libéralisme qui permettra de la garder.

Je crois qu'il faut arrimer le Nord et le Sud au lieu de les couper, de les opposer ou de les distinguer, le Nord est au Sud et le Sud est au Nord et constater que la coupure est obsolète. De même riches et pauvres ça va ensemble, le rapport des riches du Nord aux pauvres du Nord et des riches du sud avec leurs pauvres, sont les mêmes, vous avez la même coupure. Vous avez les mêmes grilles d'analyse. La grande bourgeoisie africaine traite les pauvres comme la nôtre a traité les pauvres au XIX^e siècle. C'est donc la même ligne c'est la même éjection c'est un problème de marginalisation, d'exclusion.

Je crois qu'il faut casser la mondialisation (parce qu'on est tous d'accord sur le slogan), en capitalisant les exclusions, les éjections, jusqu'à ce que cette capitalisation parvienne à renverser le processus. Il y a un point où les choses deviennent inacceptables, elles le sont déjà pour une minorité de gens ici, la question est de faire croître ce nombre par simplement la force de la conviction. Je crois que l'adversaire n'est vaincu que si l'on utilise une partie de ses armes d'où l'intérêt de porter la contestation officielle autour des grands affrontements traditionnels qui marquent les opinions internationales, mais il faut avoir aussi une capacité d'infiltration au niveau des milieux où l'on cause soit disant avec compétence de ce type de sujets. En gros je dirais qu'il faut transformer les cendres du tiers-mondisme en terreau de pratique de libération.

Pour terminer, je crois qu'il faut éviter le messianisme d'un âge d'or l'idéalisme qui me paraît quelque chose de mortel. La naïveté culturaliste morale ou communautaire qui me paraît comme un hochet, relativement valable à un certain niveau d'analyse mais qui n'est certainement pas la solution miracle. Éviter aussi l'angélisme exterminateur, la mise à l'écart manichéenne qui est clairement ce qu'on reproche à nos adversaires. Enfin éviter de négliger le rapport de

forces. Au contraire il ne faut pas éviter à mon sens l'utopie, la violence des mots, de mettre les pieds dans le plat, de changer de plat, de contester la cuisine et le cuisinier, de construire la dignité concrète et de construire la culture comme sens des pratiques. Parce que c'est ça la culture, c'est pas un patrimoine, c'est le sens des pratiques des gens et leur droit à produire leur sens pour eux sans demander l'autorisation des puissances tutélaires.

Je termine en disant que je crois qu'on est rentré dans une guerre chaude dont les armes sont d'abord dans la décentralisation de la parole, dans la maîtrise concrète des droits, dans la comptabilité de la domination jusqu'au renversement de la tendance : c'est une question de dynamique contre dynamique, de processus contre processus. Cela suppose de capitaliser les révoltes, de comptabiliser l'oppression jusqu'à la preuve de son caractère inacceptable et inaccepté au point où elle deviendrait majoritaire.

Une autre intervenante

Quoi faire ? on l'a entendu ce matin dans la salle mais également durant les différents ateliers. Je crois que cela nous montre la complexité du problème et la difficulté de se confronter de façon utile, concrète. On est d'accord avec le fait qu'il faut combattre les inégalités, les exclusions, mais comment faire ça ? Contre les pouvoirs forts, contre la puissance des intérêts qui spéculent contre l'inégalité et l'exclusion. Alors je crois que donner des réponses, je crois que c'est impossible. Je crois qu'il est plus utile d'analyser les difficultés qui se posent contre nos désirs, nos souhaits. Pour commencer avec l'imaginaire colonisé par exemple : Combien de gens en occident sont prêts à renoncer à leur confort auquel ils sont habitués même s'ils savent que cela va aboutir à une catastrophe mondiale ? Ces dernières décennies avec la notion de développement on a changé le monde d'une façon qu'il est impossible d'ignorer. Par exemple si l'on pense à des pays comme la Chine, la Corée du sud, l'Inde, leurs

villes ne sont plus les mêmes : toujours plus de gratte-ciel, de voitures, d'embouteillages, de plus en plus semblable aux villes occidentales. Si on pense aux populations de ces villes qui ne vivent pas très différemment de nous, qui envoient leurs enfants dans des universités sur le modèle des nôtres, qu'est-ce qu'on fait de tout ça ??

Tout ça c'est une perte terrible de biodiversité culturelle, sociale, économique, humaine. Mais maintenant c'est là, c'est arrivé, alors qu'est-ce qu'on fait avec tout ça ? Est-ce qu'on peut l'effacer et comment ? Si l'on interroge les protagonistes des P.E.D. qu'est-ce qu'ils répondent ? « le développement c'est quelque chose que nous attendons, que nous voulons pas forcément comme au XIX^e mais nous le voulons ». Je crois que ce nous devons essayer de faire, c'est de stopper la folie d'un développement fondé sur la croissance du produit même, sur la base d'une contradiction élémentaire que tout le monde devrait entendre : que la planète est grande mais que c'est quand même une quantité finie. Comment pourrait-elle supporter une production croissante et illimitée de marchandises, de biens physiques ? Cela n'est pas possible. Toujours à propos de l'imaginaire colonisé, W.Sachs a débuté un atelier de façon un peu provocante en disant qu'à Porto Alegre la notion de développement était encore très populaire et Aminata Traoré, ici, rappelait la même chose. Alors peut-être que plus qu'une provocation, c'est une constatation qui touche une grande partie des populations du tiers-monde. Cela n'est pas étonnant et il est difficile, pas seulement pour les pauvres, d'échapper à la fascination de la richesse, de la consommation telle qu'elle est présentée par la télévision qui arrive partout. C'est même chez les jeunes gens de l'occident que la critique du système est rendue difficile par ce processus. La consommation est quelque chose de fascinant, quelque chose de toujours proposé, suggéré imposé par la publicité les modèles de comportements etc. En matière d'environnement on entend souvent parler de problèmes micro écologiques c'est-à-dire de

problèmes que l'on peut résoudre s'il y a la volonté politique de le faire. Mais on ne parle presque jamais de problèmes macro-écologiques : changement du climat déchirure de la couche d'ozone etc... Il semble que d'une certaine manière la menace est tellement redoutable, qu'on n'a pas le courage de la regarder en face et donc on la refoule. Je crois que notre tâche est au contraire d'en parler clairement et de dire que le modèle de vie occidentale n'est non seulement pas exportable mais qu'il n'est plus soutenable pour nous-mêmes pour longtemps.

D'autre part la Croissance, dans le sens de l'accumulation capitaliste, pour une certaine période a été positive, pour les populations industrialisées de l'occident, et on ne peut pas nier que leur situation se soit améliorée. C'est pour ça que les partis ouvriers ont accepté cette idée et ont identifié la croissance avec le progrès social et c'est pour ça que ces partis de gauche continuent à cultiver cela, sans s'apercevoir que ça, c'est terminé. Si durant une certaine période les intérêts du capital étaient en convergence avec ceux du travail, ceci était casuel et aujourd'hui c'est terminé. Quelqu'un ici a dit qu'il fallait changer la théorie économique, cela serait fondamental. Il faut fonder une nouvelle théorie générale qui ne soit pas fondée, enracinée, dans la Croissance et l'accumulation.

Alain Gras

Je vais utiliser une métaphore de l'ère industrielle : j'ai l'impression que ce colloque est une machine à laver à laver les cerveaux et moi j'ai un programme pour renverser la vapeur (toujours métaphore industrielle), dans l'ordre des bénédictions technologiques. Il n'y a pas de progrès technique, et justement l'un des éléments du développement était de croire au progrès technique. Cette croyance s'enracine dans un évolutionnisme naïf et en particulier dans une Histoire qui nous fait croire à un déterminisme dans l'évolution technologique et que nous sommes prisonniers de cette fatalité technicienne. Pour la machine à vapeur par exemple : ça n'est pas un

objet qui devait exister. Il y a eu un ensemble de conditions historiques (peut-être les marchands du XII^e siècle pour Pierre Thuillier, l'éthique protestante pour Weber, la philosophie du XVII^e), qui se sont coalisées et qui ont construit quelque chose peut-être imaginaire qui s'est après matérialisé dans la machine à vapeur mais elle ne devait pas nécessairement exister, nous avons notre liberté, il n'y a pas de fatalité technique, c'est cela que j'essaie de vous faire comprendre. Nous pouvons donc renverser la vapeur, et de toute façon, nous serons obligés de le faire. La société vorace d'énergies est une absurdité, nous allons dans le mur et lorsque nous y serons il faudra que nous y soyons préparés pour dire aux dominants nous savions ce qui allait se passer et donc on ne se laisse pas faire. J'ai une vision un peu pessimiste, on ne renversera pas la vapeur nous-mêmes mais la machine ira s'enfoncer dans le mur toute seule et il faudra être prêt à ce moment-là.

A propos de la technique toujours, c'est la dépendance dans laquelle nous sommes. On a beaucoup parlé de cette dépendance. Oui nous sommes dépendants : petite digression. La machine qui a changé le cours de l'Histoire, le moteur de notre modernité, ce ne fut pas la machine de Watt mais la locomotive qui elle a inauguré un nouveau modèle technique dans lequel nous geignons tous : c'est à dire un système dans lequel il y a des contrôles, il y a des espaces artificiels, des flux d'objets et des systèmes de contrôle qui règlent les flux. Tout le système industriel est organisé là-dessus. Il y a un ensemble de conditions qui s'appuient sur la technique, qui s'appuient aussi sur une philosophie du Progrès dont nous devons nous débarrasser.

Je termine là-dessus : il y a un monstre qui est caché dans le placard. La philosophie du progrès est moribonde mais elle subsiste dans un seul lieu qui est la technique. Là on mesure le progrès objectivement soi-disant. Il faut faire sortir le monstre du placard et le transformer en cadavre, c'est ce que je voulais dire et comme le dit un nouveau philosophe

allemand, Jonas, que j'aime beaucoup : l'Histoire se fait au présent, nous n'héritons pas des techniques du passé, notre Histoire n'est pas une Histoire du passé, elle est notre Histoire en train de se faire. Il faut en finir avec les discours qui nous imposent de l'Histoire en nous racontant une histoire à dormir debout.

Aminata Traoré

Je voulais réagir à la conclusion de M. Hours. Vous avez dit que nous avons eu tort de croire à la notion de développement, la responsabilité a consisté à nous l'imposer et notre tort c'est d'y avoir cru.

On dit au Sénégal que le oui n'est valable que lorsque le non est permis. Un pays comme le mien est endetté à un tel point que les marges de manoeuvre sont étroites. A tel point qu'un homme de gauche qui partage largement les vues exprimées dans cette salle, porté à la tête de ce pays s'est comporté en libéral. Nous allons vers de nouvelles élections présidentielles et c'est l'impasse actuellement parce qu'on ne voit pas où est l'alternative. J'y crois, c'est pas moi qui vais dire le contraire, je me bats, les titres de mes livres (l'état, le viol de l'imaginaire), le disent, il faut nécessairement aller vers autre chose mais au-delà de la co-responsabilité, il faudrait qu'on en parle longuement, il y a eu Lumbumba, il y a eu Sankara, il y aura d'autres victimes du système. Donc on n'a pas toujours cru, mais chaque fois qu'on n'a pas cru on l'a payé cher.

Ensuite c'est la question de la nouvelle prise de responsabilité, en sortant de cette salle, je retourne dans un pays où chaque aspect de l'existence fait l'objet d'un projet de développement donc d'un endettement. C'est clair qu'on ne peut pas faire machine arrière, ici et maintenant, politiquement c'est suicidaire et nos gens le savent et ceux qui leurs donnent des instructions le savent autant. Alors je disais à Anne-Cécile Robert pendant la pause que l'espoir pour nous qui tentons de résister, réside dans le mouvement à condition qu'en temps opportun, lorsque nous vous

ferons signe en disant venez, il y a une brèche ouverte dans le système, qu'à ce moment-là vous répondiez présents. Parce que nous nous venons ici, mais quand des initiatives viennent des mouvements du Sud c'est pas toujours évident que les gens viennent, il y a toujours des problèmes de calendriers. Avant de partir de Bamako des jeunes sont venus me voir pour me dire : «on n'a pas tellement d'expérience mais on sait que quelque chose ne va pas quelque part. On ne sait pas où se situe Porto Alegre mais on sait que des choses essentielles ont été dites, en quoi ce qui vient de se passer peut avoir une incidence sur les élections présidentielles au Mali ?»

Je vais essayer d'instaurer un débat, j'aimerais bien profiter de cette nouvelle solidarité qui est un autre axe de développement mais dans le même temps, je l'ai dit à Anne-Cécile Robert, je vais solliciter cette même assemblée pour que dans le cadre du débat électoral ici, on aborde la coopération franco-africaine, quelle est la responsabilité de la France dans le sabotage des démocraties en Afrique ?

Une autre intervenante

Je suis une brésilienne installée en France qui cultive des plantes médicinales. Je suis venue ici pour défaire le développement mais hier soir en rentrant, j'ai eu l'impression que les débats se sont un peu enlisés dans l'aménagement du développement. Ceci s'explique peut-être par le formatage des pensées où l'homme devient machine et où la machine devient l'homme. Je voudrais donc préciser ce qu'est, pour moi, défaire le développement. Défaire le développement signifie pour moi, prendre en main sa vie et sa destinée. Pour que cela soit possible il me semble important de réfléchir sur la mise en place d'actions concrètes de résistance à la symbolique du développement et de la technique. Et si nous décidons réellement de défaire le développement, il faut se préparer à agir et à lutter dans le quotidien et dans le réel. Il faudra aussi se préparer à la répression massive qui s'abattrà

sur nous car il ne faut pas être naïf. Donc il me semble essentiel que le réseau que nous voulons créer soit convivial, concret et accessible à tous et surtout qu'il soit un point de rencontre et de réflexions face aux problèmes et aux situations nouvelles qui se présenteront à nous. Car cette prise de position (défaire le développement), impose de ne plus être sous la tutelle l'assistance et le joug du développement. Je pense que de cette force de résistance naîtra petit à petit la force et le courage qui nous permettrons de refaire notre monde.

Concrètement dans le quotidien dans un premier temps cela signifie que chaque personne ou petit groupe de personnes, doit réfléchir à la signification personnelle du mot développement et de la phrase « défaire le développement ». Chaque personne ou groupe doit aussi réfléchir à des actions personnelles et générales visant ce but : défaire le développement. Ces réflexions seront alors transmises au réseau qui fera une synthèse non réductrice si possible, ce qui permettra l'amorce de la résistance. A ce moment-là un nouveau rassemblement sera nécessaire pour qu'une convergence s'établisse et pour que nous puissions décider ensemble si nous choisissons ou non de défaire le développement. Je vous invite chez nous, au cœur de l'Auvergne dans un petit paradis où vous serez les bienvenus pour cette nouvelle rencontre.

Un autre intervenant

Bientôt on aura plus rien à dire parce qu'on aura compris; D'abord une action concrète, citoyenne, c'est signer la pétition de l'association «Survie», pour qu'on en finisse avec la «France-Afrique» une fois pour toute. Qu'on juge les responsables des génocides, des crimes, des soutiens à toutes les dictatures néo-coloniales d'Afrique.

Ensuite je propose trois choses, pour être concret.

A Grenoble la Lyonnaise des eaux a été pour une première fois battue en brèche par des usagers de l'eau qui ont bloqué les paiements sur un compte : c'est légal et utilisable par n'importe quel

citoyen en France. Même en tant que contribuable, nous avons le droit à payer nos impôts mais sur un compte bloqué que l'état ne pourra pas utiliser jusqu'à ce que le contentieux soit résolu.

- Ensuite je propose qu'il y ait une alliance d'associations : Ligne d'Horizon avec les amis du Monde Diplomatique, Survie, Attac, Agir Ici, les Sans-Papiers et un certain nombre d'associations qui agissent. Il faut casser les petites chapelles, il est temps maintenant si on est sérieux, si on est déterminé, de chercher une coalition pour avancer. Le nombri-lisme qu'il soit intellectuel ou pas n'a pas de sens et n'est plus de mise à l'heure actuelle.

Et puis je propose que l'on construise les «casserolasso global». En Argentine le F.M.I. la Banque Mondiale sont en mauvaise posture car les classes moyennes qui étaient toujours confiantes dans le système, elles ont compris qu'elles vont être laminées, qu'on leurs fera pas de cadeau malgré le fait que l'Argentine a été un bonne élève du libéralisme.

Ce qui est bon pour l'Argentine sera bon pour d'autres pays et pourquoi pas la France, commençons à construire localement, des coalitions et essayons peut-être de nous donner une date pour faire un «casserolasso global» qui signifie le rejet de ce système toujours plus guerrier, plus nocif pour l'être humain et pour la nature.

Une autre intervenante

Je suis agricultrice et militante à la confédération paysanne. Je voudrais dire à tous les développeurs de la salle que vous travaillez en direction des paysans, les paysans français se sont développés. Nous avons augmenté nos rendements, notre productivité, mais nous avons aussi disparu. Alors avant de parler des réponses au développement, essayez de chercher, de cerner qui en sont les victimes. Les victimes ce sont les paysans. Dans le monde c'est des paysans qui souffrent de malnutrition, est-ce bien normal ?

A tous ces développeurs, à tous ces

gens des O.N.G., je voudrais dire qu'il est tout à fait raisonnable d'être irrationnel et que l'être humain, cet animal très arrogant, doit se rappeler qu'il est très vulnérable et qu'il doit partir de cette vulnérabilité comme méthode de vie plutôt que de concevoir des rapports de forces. S'il est difficile de se sortir de ce formatage économique du développement, il y a des thèmes, il y a des concepts simples sur lesquels il n'y a pas d'ambiguïté, où vous pouvez aider efficacement les populations rurales travers le monde.

Il y en a deux en particulier : les droits de l'homme, sans m'appesantir sur la répression (au Brésil entre autre), et un autre concept aussi assez clair, celui de souveraineté alimentaire. C'est à chacun d'être souverain de son alimentation, d'avoir des politiques agricoles qui défendent ses paysans, et qui défendent du même coup la population.

Je voudrais vous dire : ne vous trompez pas d'adversaire, l'adversaire n'est pas la pauvreté, l'adversaire c'est la mondialisation et le capitalisme. En luttant pour la souveraineté alimentaire, vous lutterez contre la mondialisation et le capitalisme.

Christophe Baker

Je parlerai à une âme, celle qui dit qu'il est tout à fait raisonnable d'être irrationnel. L'être humain cet espèce d'animal qui offre tant d'arrogance aux autres espèces, doit se rappeler qu'au fond il est très fragile et très vulnérable.

Au lieu de s'inventer tous ces systèmes de rapports de forces, il faudrait commencer à repartir de notre vulnérabilité comme méthode de vie. Ceci nous permettrait de requérir et ici c'est un projet politique que je formule, celui d'ajouter à la liste des droits de l'homme, le droit à l'exubérance c'est-à-dire cultiver l'imprudance, ce qui ne veut pas dire être irresponsable, mais ça veut dire se risquer à prendre des grandes baffes, pour goûter la vie.

Quand on parlait hier de laisser les pauvres tranquilles, je crois que nous devons tous apprendre à nous laisser tranquilles, apprendre à être «tranquille»,

Table ronde

parce que sinon on va toujours demander une autre dose de drogue dont on essaie de se libérer. Ceci nous permettrait peut-être de requérir un deuxième droit : celui du droit à la paresse c'est-à-dire de faire tant de choses, de se démener tellement pour avoir le temps d'aller se promener dans les pâturages contaminés de nos

rêves et de nos désirs. C'est-à-dire, revendiquer la centralité du plaisir. Cessons de nous auto flageller alors que nous ne savons plus jouir de ce premier don qui est la vie.

Je conclus simplement avec une personne qui m'a marqué pour la vie : c'est Zorba le grec. Quand les choses

vont mal (l'autre côté du plaisir c'est la tristesse), quand les choses vont mal, Zorba prend son bouzouki et se met à danser. Je souhaite que chaque difficulté soit une autre occasion de danser ensemble. •